

Yom Kippour Yizkor 5781: Un temps pour déchirer et un temps pour coudre

Rabbin Lisa Grushcow, Temple Emanu-El-Beth Sholom

« À un moment pendant les six premiers mois de ma pratique », dit la docteure Kathryn Mannix...

J'ai dû informer un homme âgé que son épouse était décédée. Elle était morte subitement [et...] le personnel avait téléphoné à son époux pour le faire venir à son chevet aussitôt que possible, sans que plus de détails lui soient offerts. Je l'ai retrouvé dans le service, assis à la porte de sa chambre... « Êtes-vous l'époux d'Irène? » lui ai-je demandé. Il a hoché de la tête sans dire un mot. « Venez avec moi; j'aimerais vous expliquer », lui ai-je dit.

Bien que je ne me souvienne pas des détails de notre entretien, je me souviens qu'avec le décès de son épouse, cet homme se retrouvait maintenant seul. Il m'apparaissait frêle et égaré...

J'ai tenté de le rassurer en lui confirmant ma disponibilité pour toute question qu'il pourrait avoir. Même si cela faisait toujours partie de mon intervention et que j'étais sincère, je ne recevais jamais d'appels des familles souhaitant obtenir des renseignements supplémentaires. Puis, sans y réfléchir, j'ai tendu un bout de papier avec mes coordonnées à cet homme qui me semblait si fragile. Je n'avais jamais fait cela auparavant; le voir chiffonner ce petit papier avec une certaine indifférence m'a indiqué que ce geste ne l'avait peut-être pas aidé.

Trois mois plus tard, alors que je travaillais dans un autre hôpital, j'ai reçu un appel. [L'époux d'Irène tentait de me joindre]. Je lui ai téléphoné. « Oh, merci de m'avoir rappelé, docteure. Ça me fait tellement plaisir d'entendre votre voix... » Pendant le long silence qui a suivi, je me suis demandé quelle question il pouvait avoir et comment je lui répondrais. « Vous savez... » commença-t-il, puis un autre silence. « Eh bien, vous avez été si gentille de m'inviter à vous téléphoner... Et je ne savais pas à qui d'autre en parler, mais... Je voulais vous dire que j'ai jeté la brosse à dents d'Irène hier. Et aujourd'hui, la brosse à dents n'y est plus et je ressens profondément qu'Irène ne reviendra plus... »

J'entendais l'émotion dans sa voix et je me suis souvenue de son regard effaré lorsque je l'ai rencontré à l'étage, le matin du décès de son épouse. C'est alors que j'ai compris que ces conversations sur le deuil ne sont qu'un point de départ pour ces gens naviguant un changement de cap dans leur vieⁱ.

« Il y a un temps pour tout, est-il écrit dans l'Ecclésiaste, et chaque chose a son heure. Il y a un temps pour naître et un temps pour mourir...ⁱⁱ »

Nous avons tous, dans notre vie, un temps pour naître et un temps pour mourir. « Dans notre vie, il n'y a que deux jours qui ont moins de 24 heures, remarque la docteure Mannix, à l'une et à l'autre extrémité de notre vie; nous en célébrons un tous les ans, alors que l'autre nous incite à réfléchir sur la valeur de notre vie.ⁱⁱⁱ »

Et c'est ce deuxième temps qui redirige les personnes endeuillées sur le chemin d'une vie. Le Judaïsme nous offre des balises pour vivre notre deuil : la première semaine de Shiva se veut différente du premier jour déchirant où l'on perd l'être cher. Le premier mois marque une autre étape, le dévoilement du monument funéraire en est un autre, les yahrzeits en marquent un autre encore. Cette année, nos rituels de deuil, tels le Shiva et les funérailles, ont été bouleversés. Pour certains, ce service de Yizkor sera peut-être la première fois où leur deuil sera public. Malgré cela, nos traditions continuent de nous guider dans le passage du temps, réservant des moments pour se remémorer, chaque saison de chaque année.

Et pourtant, même en temps ordinaires, nous réalisons bien que ces balises ne constituent qu'une ébauche pour nous aider tout au long du parcours de la vie. Par un matin d'automne, l'époux de Jan Richardson a été admis à l'hôpital pour une intervention chirurgicale, mais n'en est jamais ressorti. « Loin d'être un processus progressif, a-t-elle rapidement compris, le deuil suit un chemin tortueux. Le deuil est le processus le moins linéaire que je connaisse. Et c'est dans ce chaos que l'on trouve la liberté », suggère-t-elle.

...Si le chagrin ne nous trace pas un chemin simple, n'offre pas de manuel d'instruction pour le guérir, alors nous ne sommes pas tenus de le suivre d'une façon qui ne nous convient pas.

Nous nous devons d'aimer: cet amour qui engendre la peine, mais qui, au final, l'approfondit, cet amour qui nous soutient et nous fait cheminer à

chaque tournant. Alors que nous vivons notre chagrin, l'amour nous donne les outils dont nous avons besoin : le langage, les images évocatrices, les solutions, la consolation appropriée qui guérira nos cœurs uniques.

J'ai remarqué que les réparations les plus fascinantes sont celles que l'on peut observer, celles où les traces de rupture sont visibles... Ces réparations sont toujours provisoires, imparfaites, et continues... Le processus n'est jamais terminé.^{iv}

Retournons à l'Ecclésiaste : « un temps pour chercher, et un temps pour perdre; un temps pour garder, et un temps pour jeter; un temps pour déchirer, et un temps pour coudre; un temps pour se taire, et un temps pour parler »^v

Un temps pour déchirer et un temps pour coudre. Dans la pratique juive, le premier geste de la personne endeuillée est la *kriya*, celui de déchirer son vêtement, tout près de son cœur. Ce qui distingue notre communauté juive, ici à Montréal, c'est que contrairement aux communautés qui utilisent un ruban noir symbolique, ici, nous déchirons vraiment nos vêtements. De coutume, les personnes endeuillées se servent d'une cravate ou d'un foulard offert par le centre funéraire, mais parfois, ces gens sont vêtus de vêtements prêts à être déchirés.

Parfois, les gens n'ont pas un tel vêtement en surplus. Alors, la question posée par le Talmud est la suivante : peut-on recoudre la déchirure lorsque la période traditionnelle de deuil est terminée?

Ce qui semble être une question pratique suscite une réponse profonde. Mon ami, le Rabbin David Shuck, explique :

Il est permis de recoudre la déchirure pourvu qu'un point irrégulier soit utilisé... Il est interdit d'utiliser un point si précis qu'il cache complètement tout signe d'une déchirure antérieure. C'est tout comme si la halakha disait: « Votre perte, votre cœur brisé guérira avec le temps, mais ne disparaîtra jamais complètement. Vous porterez cette perte avec vous à jamais. Tout comme vous pouvez toucher la déchirure recousue et ressentir ses rebords, une cicatrice se formera sur votre cœur. » Aujourd'hui en ce jour de souvenir, nous ressentons ces cicatrices sur nos cœurs, chaque couture que nous portons. Certaines se sont atténuées, d'autres n'ont pas commencé à se refermer, la déchirure étant trop récente^{vii}.

La *Kriya* a lieu le jour des funérailles, mais la déchirure persiste. Trois mois plus tard, lorsque nous jetons la brosse à dents de la personne avec qui nous partageons un lit et commençons chaque journée. Un an plus tard, lorsque nous constatons que toutes les fêtes et tous les anniversaires sont passés et ne seront plus jamais célébrés ensemble. Des décennies plus tard, lorsque la blessure au cœur se fait toujours ressentir, malgré l'évolution de la guérison.

Et pourtant, ces déchirures mal recousues – ces plaies qui ne se referment jamais complètement – témoignent l'amour vécu, les beaux souvenirs retenus, les leçons de vie apprises. « Je crois désormais », le rabbin David Stern enseigne :

... Que notre relation avec [nos défunts] est une partie de ce qui reste solidement tissé... Lorsque nous nous rappelons leurs yeux, nous ne parlons pas de leurs yeux, mais de l'esprit qui les animait, de la joie qui les égayait. Lorsque nous nous rappelons leurs pas, nous ne parlons pas du rythme de leur démarche, mais du réconfort de leur présence, de la force de leur amitié. Et lorsque nous nous rappelons leur table, nous ne parlons pas des objets qui s'y trouvaient, mais de chaque histoire racontée, de chaque grand-tante et de chaque boulette de matza...^{viii}

Tout cela nous rappelle que ce que nous avions était précieux – et que ce que nous avons maintenant l'est tout autant, et le sera tout au long du parcours de notre vie. « Nous ne sommes pas qui nous étions », affirme le rabbin Stern :

Mais un point à la fois, nous recousons ce qui a été déchiré. Nous le faisons, car la perte est réelle, les précieux souvenirs sont réels et la volonté de poursuivre est réelle. La déchirure et ce qui demeure intact sont réels – et le fait de minimiser l'un ou l'autre nous empêcherait de vivre pleinement.

« *Il y a un temps pour déchirer et un temps pour coudre*, termine-t-il. À *Yizkor*, nous commençons notre parcours de guérison en pleine conscience de la réalité – une déchirure à la fois, un point de couture à la fois – vers une nouvelle année de vie. »

En ces moments, nous pensons à ceux que nous avons aimés et que nous aimons encore. À leur brosse à dents sur le comptoir. À l'esprit qui animait leurs yeux. Au rythme de leur démarche. À tout ce qui nous a amenés à déchirer nos vêtements lorsqu'ils nous ont quittés, exposant nos cœurs vulnérables – et à tout ce qui nous a poussés à recoudre la déchirure en les gardant toujours dans nos cœurs.

Que leur mémoire soit une bénédiction. *Yizkor*.

¹ Kathryn Mannix, *With the End in Mind: Dying, Death, and Wisdom in an Age of Denial* (New York, 2018), pp.14-16.

¹ Livre d'Ecclésiaste 3:1.

¹ Mannix, p.18.

¹ Jan Richardson, *Sparrow: A Book of Life and Death and Life* (Orlando, FL: 2020).

¹ Livre d'Ecclésiaste 3:6-7.

¹ Talmud Bavli, Moed Katan 26b. La discussion se poursuit dans : Maimonides, *Mishneh Torah*, Hilchot Avel 9:3. Ces deux textes sont merveilleusement expliqués par le rabbin David Schuck dans son sermon de Yom Kippour cette année.

¹ Rabbin Schuck, sermon de Yom Kippour, 5781.

¹ Rabbin David Stern, « To Tear and to Sew », dans : Rabbi Lawrence Hoffman, éd., *May God Remember* (Woodstock, VT: 2013).